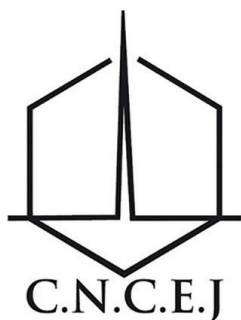


Lettre d'information du Conseil national des compagnies d'experts de justice et de la Revue EXPERTS

L'oubli et la mémoire



SOMMAIRE

- « **Se réinventer** ». Par Annie Verrier et Pierre Saupique. p. 1
- **Crise : oublieuse mémoire**. Par Catherine Boucher. p. 2
- **Les trois temps de la valse**. Par Raymond Videlaïne. p. 5
- **La traçabilité : entre mémoire et oubli**. Par Jean-Luc Viruéga. p. 7

Éditorial

« Se réinventer »



Annie VERRIER
Présidente du Conseil
national des compagnies
d'experts de justice



Pierre SAUPIQUE
Rédacteur en chef
de la Revue EXPERTS

Gardons-nous en mémoire l'engagement des femmes et hommes qui ont lutté en première ligne, en deuxième ligne, en troisième ligne contre le COVID-19 ? Une lutte qui d'ailleurs n'est pas encore gagnée. Doit-on d'ailleurs s'attendre à un gagnant ?

Il nous faut vivre avec l'espoir de lendemains meilleurs, *nous réinventer* (discours présidentiel du 13 avril 2020).

La crise sanitaire a révélé de nombreuses failles dans bien des domaines. Des encouragements à les combler s'inscrivent dans de nombreux messages publics.

Le CNCEJ et la *Revue EXPERTS* se sont unis durant le confinement pour apporter une information technique et citoyenne, et contribuer au maintien de l'activité expertale dans le strict respect des mesures de sécurité sanitaire.

Ainsi, le CNCEJ et la *Revue EXPERTS* ont répondu favorablement et avec anticipation à l'exhortation de Madame la première présidente de la Cour de cassation, Chantal Arens, publiée dans le magazine *Le Point* du 7 mai 2020 : « *Cette crise a confirmé que l'institution judiciaire accuse d'importantes failles technologiques qui ont limité sa réactivité. La dématérialisation doit devenir une réalité pour toutes les juridictions* ».

À l'issue de cette période de déconfinement, nous espérons que cette dernière parution commune retiendra votre attention comme les précédentes.

A chaque événement tragique – les guerres, les attentats, les catastrophes naturelles... –, son élan de solidarité, puis le temps faisant son œuvre, l'événement sombre dans l'oubli, rappelé à la mémoire à l'instant de ses commémorations.

La pandémie liée au COVID-19 concentre toute notre attention du moment, alors que la lutte se poursuit contre un autre fléau qui nous a tout autant mobilisés : le terrorisme sous toutes ses formes.

Crise : oublieuse mémoire



Catherine BOUCHER
Psychosociologue
Directrice de projet
Cyrcee Consulting

Introduction : sortie de crise et du confinement

Nous ne connaissons pas la durée de la crise provoquée par l'apparition du COVID-19. Nous entendons un peu partout que cette crise a opéré une rupture, qu'il y aura un avant et un après, mais en est-on si certain ?

Lorsque le confinement prendra durablement fin, certains d'entre nous, tels des oiseaux en cage libérés, seront heureux d'éprouver le déploiement de leurs ailes, de se sentir à nouveau emportés dans le tourbillon de la vie et de ses plaisirs, en se précipitant vers les cafés, les spectacles et les divertissements, ou bien reprendront leurs activités comme avant, à un rythme structuré, voire précipité, faisant de l'agitation un mode de vie. D'autres prendront le temps de savourer le plaisir de retrouver leurs proches et leurs amis, physiquement et non plus virtuellement. Enfin, ceux plus éprouvés directement par des deuils ou des drames auront peut-être plus de mal à faire face.

Nous risquons de vouloir oublier très vite le vécu du changement de nos modes de vie pendant cette période inédite, au risque de perdre le souvenir des incroyables expériences de solidarité et d'entraide, des forces vives de créativité mises en œuvre alors même que la mémoire de cet événement sans précédent devrait être préservée. Préservée mais également capitalisée, pour nous servir à éviter de faire les mêmes erreurs et pour saisir une chance d'aller vers ce qui devrait nous interroger profondément, dans cette crise aux

Chez Platon, à l'issue du voyage aux Enfers, si chacun choisit sa nouvelle vie, elle n'est pas si nouvelle : « *Le spectacle des âmes choisissant leur condition valait la peine d'être vu, car il était pitoyable, ridicule et étrange. En effet, c'était d'après les habitudes de la vie précédente que, la plupart du temps, elles faisaient leur choix.* »

causes profondes, politiques et sociales plus encore que bactériologiques, pour nous transformer, inventer de nouvelles perspectives.

Nous est-il nécessaire d'oublier pour vivre pleinement le moment présent ? Peut-on préserver la mémoire ? Se souvenir et oublier ? Qu'est-ce que la mémoire ?

1. Qu'est-ce que la mémoire ?

Nous avons tous une conception de la mémoire car elle est la base de l'existence. L'idée la plus communément partagée est celle d'un bureau des archives aux dossiers bien répertoriés ou, comme le rappelle J.B Pontalis¹, celle d'un stock de souvenirs – « *grenier sous les combles, cave au sous-sol, secrétaire dont je garde la clé, dossiers classés ou en désordre, trésor enfoui au fond de mon jardin secret, peu importe le lieu où ils sont déposés* ». D'où nous vient cette représentation ? Par combien d'images liées au progrès technique sommes-nous passés au cours des siècles générant leur propre interprétation de la mémoire : tablette de cire, volière, palais, labyrinthe, ordinateur ? Comment modèlent-elles nos conceptions du souvenir et de l'oubli ?

La notion de mémoire a une très longue histoire qui débute dès le IV^e siècle en Grèce. Mnémosyne, la Mémoire, est dans la mythologie grecque aimée de Zeus et mère de neuf filles qu'on appelle les Muses. Elle

connaît les secrets de la beauté et ceux du savoir, car sans la mémoire, personne ne se souviendrait des danses et des poésies de ses enfants. Dans le monde antique, société orale, la mémoire est essentielle, voire sacrée. Par sa fonction de transmission des connaissances et des valeurs, elle assure le sentiment d'identité et la survivance même de la communauté humaine via l'aède qui, inspiré par les Muses, sait par cœur les longs chants qui redonnent vie aux héros. Comme l'écrit L. Bolzoni², Justice, Vérité et Mémoire sont des divinités et des concepts très proches. Étymologiquement, la Vérité, Aletheia, est absence d'oubli, celle qui, grâce à Mnémosyne, donne gloire aux braves en les sauvant de l'obscurité de l'oubli.

Platon, réminiscence et savoir

Pour Socrate³, la question première n'est pas d'accumuler le savoir ni de le retenir mais d'aller le chercher là où il est. Dans le *Ménon*, il affirme que le savoir est réminiscence et nous fait partager l'exemple de ce petit esclave à qui il fait retrouver des notions de géométrie qu'on ne lui a jamais enseignées. Son hypothèse est que son âme peut se « ressouvenir » de ce qu'elle a vu ou contemplé ailleurs. Platon ne conçoit pas que l'on puisse oublier de son vivant. Pour lui, s'instruire c'est donc se ressouvenir. Le *Théétète* présente une métaphore de la mémoire dont la force perdure encore de nos jours, celle de la tablette de cire. Il suppose qu'il y a, localisée dans nos âmes, « une cire

“ Nous avons tous une conception de la mémoire car elle est la base de l'existence. L'idée la plus communément partagée est celle d'un bureau des archives aux dossiers bien répertoriés, ou celle d'un stock de souvenirs.”

imprégnable », don de Mnémosyne, qui accueille et grave en relief les sensations et les perceptions.

Saint Augustin et les lieux de la mémoire

Saint Augustin⁴, lui, consacre une vingtaine de pages célèbres à la mémoire, au livre X des *Confessions*. Il nous fait partager son étonnement et son admiration, lorsqu'il entre « dans les vastes palais de la mémoire, où sont renfermés les trésors de ces innombrables images entrées par la porte des sens ». Certains souvenirs se présentent immédiatement, d'autres demandent un certain temps « comme si on les tirait avec peine de quelques replis cachés, si secrets et cachés que nulles paroles ne sont capables de les exprimer », d'autres surgissent à la place de ceux qu'on cherche. Pour Saint Augustin, les images du passé restent dans la mémoire en laissant des empreintes qui servent de formes au présent. L'oubli est une absence de la mémoire.

Le Moyen Âge et la Renaissance

Saint Thomas d'Aquin et Albert Le Grand, philosophe scolastique, s'inscriront dans cette tradition. Ils ne traitent de la *memoria* que comme une partie de la vertu de la *prudentia*, la Prudence. L'homme sage doit connaître son passé. La mémoire fabrique l'âme de l'homme et contient le chemin vers la vie éternelle. Elle guide la bonne conduite du cœur et de la raison, permet d'asseoir le jugement moral ; à l'inverse, une mémoire mal faite entraîne l'errance de l'esprit. Au Moyen Âge, l'homme sage est donc celui qui, fort des enseignements du passé, sait comprendre le présent et prendre des précautions pour l'avenir. Dans cette conception, se souvenir serait donc relire ce qui a été gravé au coin de son âme ou de son cerveau. Cette vision statique de la mémoire, comme un parchemin entamé au poinçon et profondément imprégné par les encres, imprégnera longtemps la neurologie.

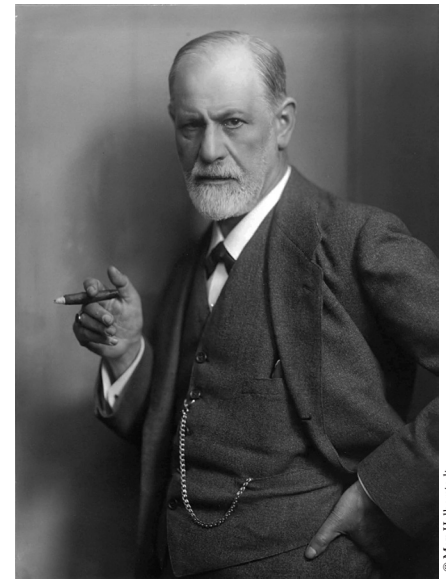
Freud ou la « mémoire discontinue »

Il faudra attendre les premiers écrits psychanalytiques pour s'en

libérer. Freud accorde une grande importance à la mémoire : qu'il s'agisse de la névrose, du rêve, des actes manqués ou du fonctionnement de l'appareil psychique, la découverte psychanalytique se présente comme la révélation de l'existence d'une mémoire enfouie dont les contenus ignorés sont cependant agissants. Selon Roussillon⁵, la proposition majeure de Freud concerne le fait que la psyché possède différents enregistrements des faits, que la mémoire est présente plusieurs fois et sous des formes différentes, qu'elle est *discontinue*. Cette conception de la mémoire est essentiellement dynamique, comme un processus qui met en jeu tout le cerveau. Les souvenirs sont des interprétations d'impressions passées en fonction des circonstances du présent, ils sont en perpétuels remaniements.

La psychologie cognitive montrera que notre mémoire ne stocke pas comme un ordinateur restituant les informations telles qu'il les a enregistrées et c'est là une différence essentielle entre le fonctionnement de notre psyché et les processus d'intelligence artificielle. Notre mémoire filtre, trie, transforme, reconstruit les données du passé : les témoignages visuels erronés, les expériences de laboratoire nous ont appris que nombre de nos souvenirs sont déformés, voire qu'il est possible de fabriquer de faux souvenirs comme en témoigne le débat aux États-Unis dans les années 80 des « recovered memories » (souvenirs retrouvés), par opposition aux « false memories » (faux souvenirs) pouvant être implantés par suggestion.

Cette notion de faux souvenirs touche ce qui nous est le plus cher, nos souvenirs d'enfance que nous aimerions imaginer bien à l'abri, archivés comme dans une bibliothèque. Ces souvenirs auxquels nous accordons une fidélité absolue seraient ainsi truffés d'erreurs portant sur la chronologie ou le contenu de l'expérience, voire enrichis, reconstruits. B. Cyrulnik dans le livre où il raconte ses propres souvenirs de la guerre et de la déportation, *Je me souviens*, évoque cette déformation à maintes reprises. Ainsi, lorsqu'il



Sigmund Freud, vers 1921.

© Max Halberstadt

retrouve quarante ans après une infirmière, personnage important de sa vie, lui confie-t-il : « dans ma mémoire, vous étiez très belle et blonde » et découvre, comme en atteste une photo, que ses cheveux étaient noirs comme un corbeau. « La mémoire traumatique », souligne-t-il, « est ainsi faite d'un mélange de précisions et de reconstruction qui sont là pour donner une cohérence au souvenir »⁶. Cette mémoire-là révèle la fragilité de certaines de nos représentations et évidences. La tablette de cire est gravée, garde la trace mais la mémoire ne restitue pas toujours ce qu'on lui a confié : le morceau de cire a été laissé au soleil et a fondu, a effacé certains caractères et nous devons imaginer, recréer en partie ce qui était écrit.

2. Le vital oubli

Cette exploration succincte des représentations de la mémoire permet de comprendre l'origine de l'idée persistante qui fait de l'oubli le contraire de la mémoire, dans une approche de celle-ci comme processus de stockage et de récupération des informations sensorielles. Or, l'oubli est adossé à la mémoire comme les deux facettes d'une même médaille, dépendantes l'une de l'autre. En ce sens, la mémoire serait ce qui a été oublié. Le poète ne s'y trompe pas, qu'il s'agisse de *Palimpseste* de Baudelaire ou d'*Oublieuse Mémoire* sous la plume sensible de Supervielle.

En réalité, nous avons besoin de l'oubli car il nous est nécessaire pour penser et pour vivre. Ainsi, le personnage de Funès, à la perception et mémoire infailibles, créé par l'écrivain argentin J.L. Borges, meurt très jeune, car il est « *accablé par cette mémoire qu'un dieu pourrait supporter mais pas un homme* » : « *J'ai à moi seul plus de souvenirs que n'en peuvent avoir eus tous les hommes depuis que le monde est monde* » déclare-t-il. Funès ne peut rien oublier. Par conséquent, il ne peut penser parce que pour penser il est nécessaire de sélectionner, c'est-à-dire qu'il faut oublier. Il meurt accablé sous le poids d'un passé surencombré de détails, trop lourd pour être supporté. Le cas célèbre et réel du « mnémoniste » Cherechevski à la mémoire extraordinaire, étudié par le neuropsychologue Luria, rejoint la fiction : il nous montre également que submergé par les souvenirs extrêmement détaillés de presque tout ce qui lui arrivait, Cherechevski était incapable d'avoir une pensée abstraite.

C'est un incroyable paradoxe de constater que l'oubli est le tronc sur lequel poussent les branches du souvenir (Blanchot). L'oubli nous est nécessaire pour recevoir de nouvelles informations et impressions, utile pour penser et tirer parti d'une expérience même si l'on ne se souvient pas de toutes ses facettes.

La mémoire n'est donc pas une fonction purement cognitive dont le modèle serait l'informatique ou l'intelligence artificielle, elle est reconstruction permanente. « *La mémoire et l'oubli entretiennent en quelque sorte le même rapport que la vie et la mort, que la nuit et le jour* » nous dit l'anthropologue Marc Augé. Pour lui, trois figures de l'oubli peuvent être identifiées : la première est celle du *retour*, dont l'ambition est de retrouver un passé perdu en oubliant le présent et le passé immédiat, pour rétablir une continuité avec le passé plus ancien, la seconde est celle du *suspens* pour retrouver le présent en le coupant provisoirement du passé et du futur, la troisième est celle du *commencement* ou du *re-commencement* : une inauguration radicale, qui ouvre à tous les avenir possibles, une création.

Conclusion : répétition ou mutation ?

L'oubli constitue donc un processus inexorable puisqu'on ne peut se souvenir de tout pour vivre pleinement, l'oubli nous guette à la sortie du confinement. On peut le craindre. Mais alors, comment pourrait-il remplir sa fonction de renouvellement ? Continuerons-nous à faire nos choix comme ceux d'avant, comme chez Platon les âmes à l'issue de leur traversée des Enfers dans un mouvement de répétition impitoyable ? Ou notre mémoire saura-t-elle garder en souvenir les forces vives de solidarité et de créativité déployées pour penser et surmonter ensemble les aléas du futur ? Résiliente, saura-t-elle conserver des connaissances nouvelles du risque pour se préparer à de nouveaux dangers ?

Pour Bruno Latour, la crise n'est pas que sanitaire, elle questionne la réorientation des conditions de vie, elle est le moyen d'entrer dans la mutation écologique. Et il en appelle aux *arts politiques* pour chercher à composer progressivement le monde commun, à le créer. Le sociologue Michel Wieviorka invoque, quant à lui, la nécessité de mettre en place, dès maintenant, des collectifs pour capitaliser et réfléchir à l'après-pandémie, pour préparer et penser l'avenir, qu'il s'agisse de la démocratie économique et sociale, des politiques publiques, de l'environnement ou du système bancaire. Nous touchons ici à ce que la mémoire a de plus précieux : la capacité d'inventer des formes nouvelles.

La voix d'Edgar Morin, penseur de la complexité, se joint à eux pour nous inviter à ne pas tout oublier, à préserver dans notre mémoire collective oubliuse quelque chose d'essentiellement fondateur : une capacité d'acceptation des incertitudes comme élément inhérent à la condition humaine, une prise de conscience que nos destins, quel que soit le pays auquel nous appartenons, sont liés, « *une prise de conscience durable de ces vérités humaines que nous connaissons tous mais qui sont refoulées dans notre subconscient : que l'amour, l'amitié, la communion, la solidarité sont ce qui font la qualité de la vie* ».

NOTES

1. J.B. Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Folio essais, p. 110.
2. L. Bolzoni, *Le jeu des images. L'art de la mémoire des origines au XVII^e siècle*, dans P. Corsi, *La Fabrique de la Pensée, la découverte du cerveau, de l'art de la mémoire aux neurosciences*, Electa, 1990.
3. M.F. Pellegrin, *Leçon sur Ménon de Platon*, PUF, 2000.
4. Saint Augustin, *Confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
5. R. Roussillon, *Historicité et mémoire subjective. La troisième trace*. Cliniques méditerranéennes, 2003/1 (n° 67)
6. B. Cyrulnik, *Je me souviens*, Odile Jacob poche, 2010, p. 38.
7. J.L. Borges, *Fictions*, Paris, Gallimard, 1983, p. 115.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- AUGÉ (Marc), *Les formes de l'oubli*, Payot & Rivages Poche, 2001.
- BAUDELAIRE (Charles), *Les paradis artificiels*, Folio Poche, 2007.
- BLANCHOT (Maurice), *L'attente, l'oubli, L'imaginaire*, Gallimard, 2020.
- BOLZONI (Lina), *Le jeu des images. L'art de la mémoire des origines au XVII^e siècle*, dans P. Corsi, *La Fabrique de la Pensée*. Electa, 1990.
- BORGES (Jorge-Luis), *Fictions*, Gallimard, 1983.
- CYRULNIK (Boris), *Je me souviens...*, O. Jacob poche, 2010.
- PELLEGRIN (Marie-France), *Leçon sur Ménon de Platon*, PUF, 2000.
- PONTALIS (Jean-Bertrand), *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard Folio Essais, 1997.
- ROUSSILLON (René), *Historicité et mémoire subjective. La troisième trace*. Cliniques méditerranéennes, 2003
- SAINT AUGUSTIN, *La mémoire et le temps*, Mille et une nuits, 2004.
- SUPERVIELLE (Jules), *Oublieuse mémoire*, Gallimard, 1980

Articles

- Bruno Latour, *Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer*. Extrait du texte pour le Lancement des Arts politiques à Sciences Po. Paris. 2010
- Edgar Morin, « *Nous devons vivre avec l'incertitude* ». Le journal.cnrs.fr. 6.04.2020.
- Edgar Morin, « Ressentir plus que jamais la communauté des destins de toute l'humanité ». *Libération*. 27.03.2020
- Michel Wieviorka, « Les jours heureux ». *Libération*. 5.04.2020.

Les trois temps de la valse



**Raymond
VIDELAÏNE**
Psychiatre en milieu
pénitentiaire

Au cours de cette réflexion personnelle sur la pandémie actuelle, j'aborderai très brièvement trois thèmes, en trois temps, qui pourraient faire valser certains préjugés humains. À savoir le narcissisme sociétal, la gestion des émotions et enfin la mémoire collective.

Un tel triptyque linguistique pourrait surprendre mais, pour celles et ceux qui prodiguent des soins en milieu pénitentiaire, c'est-à-dire dans un lieu d'enfermement, ou si vous préférez de confinement, le lien peut très rapidement s'établir.

Cette épidémie virale ne nous a-t-elle pas mis dans une nouvelle forme d'enfermement avec ses conséquences humaines que nous allons probablement mémoriser, peut-être ?

Ne serions-nous pas dans une immense prison dorée de laquelle certains tenteraient de s'échapper, en courant... pour faire leur jogging, ou en déniaient, certes momentanément, la réalité ?

Le narcissisme chez l'homme pourrait très brièvement se résumer à l'amour excessif (de l'image) de soi, associant une survalorisation de soi et une dévalorisation de l'autre.

L'approche du narcissisme en tant que fait sociétal est, quant à elle, plus récente. Nous pourrions voir dans ce narcissisme sociétal les mêmes caractéristiques que celles du narcissisme habituel, mais que l'individu appliquerait à son groupe de référence, par exemple son université, son entreprise, sa nation, son origine ethnique et peut-être aujourd'hui son statut de non-porteur potentiel du coronavirus. Ce groupe serait supérieurisé, aurait tous les droits (plus que les autres), devrait être reconnu à sa juste valeur (c'est-à-dire sa supériorité) sans rien faire de particulier. Ici, l'élément déterminant serait que, comme dans le narcissisme individuel, il y aurait une hypersensibilité à la menace, réelle ou imaginaire.

Le narcissique collectif pourrait repérer des micro-atteintes à l'ego de son groupe et être très agressif concernant « l'ennemi ». Ainsi il pourrait percevoir l'exogroupe comme

une menace à la « pureté » de son groupe ou à sa « santé ». Il pourrait voir, par exemple, systématiquement les immigrés et étrangers comme une menace, et pourquoi pas les sujets atteints par le virus ou proches de ceux-ci.

“La société apparaît plutôt à l'individu occidental comme un univers de conflits, avec des perdants et des gagnants.”

Ce lien au groupe ne serait pas lié au plaisir intrinsèque, à la gratitude ou aux facettes positives de cette identité collective, mais davantage à cet aspect de constante menace, bien entendu celle qui nous concernerait aujourd'hui, la mort. Il ne s'agirait pas là de gens qui aimeraient leur nation d'une façon positive, constructive, critique, mais plutôt de gens hypersensibles à la menace, y compris quand celle-ci serait infondée. Ils seraient donc empreints d'une hyper-susceptibilité qui, selon certains spécialistes, pourrait faire penser à la paranoïa.

Et nous pourrions commencer à voir des personnes, ici ou là, qui enverraient des courriers un tant soit peu malveillants aux soignants, d'autres menaçants, ou certaines personnes qui s'arrangeraient pour les voir plus loin, surtout pas chez elles.

L'individu occidental ressent la brutalité de la société. Cette dernière ne lui apparaît pas comme un système harmonieux ou bienveillant, mais plutôt comme un univers de conflits, avec des perdants et des gagnants, des dominants et des dominés et peut-être aujourd'hui des porteurs ou non d'un néo-virus. Cet individu a conscience des menaces qui pourraient ravager l'humanité, qu'elles soient d'ordre écologique (virus,





Selon le marquis de Vauvenargues : « Nous sommes trop inattentifs, ou trop occupés de nous-mêmes, pour nous approfondir les uns les autres. »

catastrophe nucléaire, réchauffement climatique...), social et/ou politique (guerre, terrorisme, surpopulation, famine...).

Cette conscience collective sera-t-elle suffisante face à ce narcissisme sociétal vis-à-vis d'un ennemi si invisible mais surtout si imprévisible quant à ses conséquences ?

Reprenons les propos du marquis de Vauvenargues en 1600 : « Nous sommes trop inattentifs, ou trop occupés de nous-mêmes, pour nous approfondir les uns les autres. »

Quiconque a vu des masques, dans un bal, danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde ».

Mais, peut-être, pouvons-nous voir face à cette problématique épidémique actuelle, une autre facette de la psyché humaine dans ce domaine particulier qui est celui de la gestion des émotions et, ici, de la peur.

La gestion des émotions pourrait tenir à très peu de choses et nous ne pourrions pas tout maîtriser. Le développement émotionnel est fait à la fois du biologique et de l'environnemental et il y a également l'effet miroir que l'on a compris grâce à la découverte par Giacomo Rizzolatti des neurones miroirs dans les années 1990.



Dans sa pièce de théâtre Huis clos, Jean-Paul Sartre fait dire à un de ses personnages : « L'enfer c'est les autres ».

Nous n'allons pas entrer dans les détails de ces processus, probablement trop complexes à saisir, par leur technicité, pour des personnes hors du domaine de compétence. Toutefois, force est de reconnaître que la gestion des émotions est aussi en lien avec tant d'autres processus comme, par exemple, l'attachement et ses troubles, les interactions sociales, les conditions socio-économiques et même certaines molécules fabriquées par l'organisme humain comme le cortisol ou l'ocytocine.

Ceci nous oblige à reconnaître qu'il n'y a pas d'égalité chez l'homme concernant la gestion de l'émotion et ceux qui « portent des soins » en prison le savent bien.

De ce fait, face à cette pandémie inhabituelle qui nous a emmenés droit vers le confinement – une certaine forme législative d'enfermement –, nous pouvons et, peut-être nous pour-

rons, encore plus constater des réactions émotionnelles particulièrement inadaptées et surtout sans empathie quelconque envers l'autre. Ce que nous pourrions résumer avec Sartre dans cette allégorie :

« L'enfer c'est les autres ».

D'ailleurs, la question de l'empathie se recoupe d'une certaine manière avec celle de la moralité, mais nous ne pouvons réduire l'une à l'autre, ni les confondre. Être empathique ne signifie pas être moral et l'empathie peut même conduire à l'immoralité, mais toutes deux reposent sur le rapport que l'on peut avoir avec l'autre, celui jugé menaçant.

De ce fait, nous pouvons constater que narcissisme et gestion des émotions ne sont pas sans lien dans des conditions de confinement ou d'enfermement mais aussi dans toutes celles dites « normales ».

Mais que vient donc faire ici le troisième élément de notre triptyque de départ, la mémoire collective ?

Notre président de la République a parlé très rapidement d'un état de guerre face à un virus à « combattre » et dans ce domaine, l'histoire nous rappelle nombre de choses, pas forcément honorables, concernant l'Homme.

Nous pouvons donc conclure ce court propos, peut-être en dehors du réel, avec le recours à un petit oxymore qui nous servira possiblement de base signifiante pour que la valse humaine continue de tourner :

« La mémoire est quelque chose qui peut s'oublier ».

“La gestion des émotions est en lien avec des processus tels l'attachement et ses troubles, les interactions sociales, les conditions socio-économiques ou certaines molécules fabriquées par l'organisme humain comme le cortisol ou l'ocytocine.”

La traçabilité : entre mémoire et oubli



**Jean-Luc
VIRUÉGA**
Docteur ingénieur
en génie industriel
de l'INP de Grenoble
Traçabiliticien®
Expert près la cour
d'appel de Montpellier

Introduction

D'habitude, pour présenter la traçabilité à une personne, on utilise son background professionnel ou personnel pour illustrer ses propos et lui permettre de se représenter, de s'approprier et de visualiser ce terme. La difficulté dans ce cadre est de trouver un équilibre entre ceux qui pensent que c'est uniquement de leur domaine et, à l'opposé, ceux qui pensent que ce n'est pas du tout de leur domaine.

C'est l'occasion ici de présenter ce concept par analogie avec des notions très « humaines » pour en arriver à l'actualité avec l'application de *contact tracing* StopCovid. C'est une approche atypique d'un sujet d'habitude plus technique et réglementaire pour montrer que la traçabilité est partout et que tout le monde en fait en tant que professionnel, en expertise et dans le domaine personnel parfois sans le vouloir, le savoir ou le réaliser.

Traçabilité, mémoire et oubli : entre similitude, complémentarité et nécessité

Même si l'on qualifie de mémoire la capacité de stockage d'un ordinateur, avec même le qualificatif mémoire « vive » ou RAM (*Read Active Memory*), il n'en reste pas moins que ce terme est à mon avis profondément humain, car il renvoie à la notion même de vie et de traces liées à des événements. D'ailleurs, la définition issue du *Larousse* l'illustre parfaitement :

Mémoire : nom féminin du latin memoria :

Activité biologique et psychique qui permet d'emmagasiner, de conserver et de restituer des informations.

Cette fonction, considérée comme un lieu abstrait où viennent s'inscrire les notions, les faits : Ce détail s'est gravé dans ma mémoire.

Aptitude à se souvenir en particulier de certaines choses dans un domaine donné : Ne pas avoir la mémoire des dates.

Image mentale conservée de faits passés : Je garderai la mémoire de ces événements.

Ensemble des faits passés qui reste dans le souvenir des hommes, d'un groupe : La mémoire d'un peuple.

Souvenir qu'on a d'une personne disparue, d'un événement passé ; ce qui, de cette personne, de cet événement restera dans l'esprit des hommes : Honorer la mémoire d'un héros.

Informatique

Dispositif capable d'enregistrer, de conserver et de restituer des données.

En quoi la traçabilité est-elle une forme de mémoire ? Si, intuitivement, cela peut sembler assez naturel, il convient de prendre garde à cette évidence, car en matière de traçabilité, il y a beaucoup d'amalgames, d'incompréhensions et même de contresens ! Aussi, face à une définition de la mémoire, il est utile d'y positionner une définition de la traçabilité. Il en existe plusieurs, selon les domaines tels que l'alimentaire, le secteur des médicaments, celui des dispositifs médicaux et même une définition du *Larousse* depuis la fin des années 90, à savoir :

Traçabilité : nom féminin

Possibilité de suivre un produit aux différents stades de sa production, de sa transformation et de sa commercialisation, notamment dans les filières alimentaires.

Mais celle qui est la plus utilisée dans le domaine professionnel est issue de la norme ISO 9000 : 2015, à savoir :

« 3.6.13 - traçabilité

Aptitude à retrouver l'historique, la mise en œuvre ou l'emplacement d'un objet (3.6.1)

Dans le cas d'un produit (3.7.6) ou d'un service (3.7.7), la traçabilité peut être liée à :

- l'origine des matériaux et composants ;
- l'historique de réalisation ;
- la distribution et l'emplacement du produit ou du service après livraison. »

On constate donc que traçabilité et mémoire sont similaires. Tout d'abord, il est question dans les deux définitions d'une aptitude permettant une fonction de « retour dans un passé ». C'est en cela que la traçabilité est un système et ne peut se réduire à une technologie, comme la mémoire ne peut se réduire au seul phénomène biologique. Ensuite, au travers de ces deux termes, on remarque bien les deux temps nécessaires à la traçabilité comme à la mémoire : d'abord enregistrer et ensuite restituer.

Et il résulte aussi de cette similitude une complémentarité très ancienne, pour ne pas dire humaine : la trace, et plus particulièrement la trace écrite. De tout temps, l'homme a laissé des traces plus ou moins écrites, depuis les peintures rupestres jusqu'au numéro de MI (mesure d'instruction) figurant sur une ordonnance d'expertise de justice. Et le but de la trace est bien de pouvoir se rappeler d'un événement ou de soulager sa mémoire en déportant l'information dans un autre support, qu'il soit physique ou digital. Donc, un système de traçabilité est bien une forme technique de mémoire qui arrive en complément de la mémoire humaine. En revenant sur un terrain plus industriel, l'usage majeur d'un système de traçabilité obligatoire est, le plus souvent, de permettre d'effectuer un rappel ou un retrait de produits non conformes et aussi de trouver un responsable !

Comme pour la mémoire, l'oubli fait partie d'un système de traçabilité. Déjà, sur le Web, il y a le droit à l'oubli et en termes de responsabilité de l'expert de justice, il y a aussi une forme de droit à l'oubli compte tenu

de l'existence d'une prescription de recherche en responsabilité. L'oubli n'est pas seulement un droit nécessaire pour protéger les personnes, c'est aussi une nécessité technique qui résulte des choix de conception du système de traçabilité, en réponse à des besoins sous-jacents. Il est illusoire, inutile et même dangereux de vouloir tout tracer, malgré la puissance de certaines technologies. Il n'en reste pas moins qu'un système de traçabilité doit répondre à un besoin et ne peut ni ne doit être exhaustif, car comme avec la mémoire, il est nécessaire d'oublier certaines informations inutiles pour pouvoir se rappeler rapidement d'autres, en revanche très utiles. Un système de traçabilité est un système discret au sens mathématique du terme afin de mettre en évidence les « bonnes » informations pour démontrer la qualité et la valeur de ses produits ou de ses services.

Traçabilité et Contact tracing : entre besoin et peur

Le *contact tracing*, c'est de la traçabilité, pourquoi changer de terme ? Surtout que le terme anglais existe, à savoir *traceability* ! Depuis la fin des années 90, voici les principaux termes qui ont été assimilés à de la traçabilité : *tracing*, *tracking*, *tracing* ou *tracking forward* ou *backward*, *traceur*, *traça*, *traqueur*, *tracker*, solution de traçabilité, logiciel de traçabilité, technologie de traçabilité, *track & trace* ou *T&T*, *backtracking* et, pour cette crise, le *contact tracing* ou le traçage des contacts. Ce qui montre que les variations dans le vocabulaire ne sont pas nouvelles. Cette situation provient du fait que peu de connaissances en traçabilité sont gravées dans le marbre, que ce n'est pas vraiment un domaine reconnu, que le cadre est différent, nouveau et souvent une crise. C'est un système, une pratique, une organisation, une aptitude dans la définition dont le savoir est empirique, à la croisée de différentes matières et « jeune », 60 ans tout au plus en industrie. Cet état révèle un paradoxe de la traçabilité, dans le sens où beaucoup de communautés pensent qu'elle fait exclusivement partie de leur champ de connaissances et de compétences, alors qu'en matière d'enseignement, qui a eu un cours ou un diplôme en traçabilité ? Et en matière de compétences, qui est aujourd'hui responsable traçabilité ? Ou

qui encore est agréé en traçabilité dans son domaine ? À ma connaissance, très peu de monde et cela est très récent (à partir des années 2000) ou n'est pas le cas du tout, car la traçabilité est un sujet qui est très longtemps resté en retrait et en filigrane dans tous les domaines professionnels où beaucoup en ont fait et en font encore sans le savoir. D'une pratique implicite, elle est devenue explicite grâce à la métrologie, aux normes d'assurance et de management de la qualité et surtout aux crises.

Actuellement, la traçabilité des contacts humains est un besoin, mais il n'est pas le seul. La traçabilité de l'épidémie du virus COVID-19 et de son origine toujours mystérieuse, des personnes contaminées (asymptomatiques ou non), la traçabilité de l'état de santé de la population avec la température ou encore la traçabilité des masques, du gel hydro-alcoolique et des tests sont aussi des besoins importants. Pourquoi donc se limiter à la traçabilité des contacts humains ? Parce que les autres pays, « bons élèves » durant cette crise, l'ont fait ? Parce que c'est le maximum que la population peut accepter ou tolérer ?

Cette situation est donc paradoxale : le collectif a besoin de traçabilité, mais l'individu qui doit en être l'objet la refuse. C'est une situation déjà connue en traçabilité qui apparaît selon l'adage : « *tout le monde a besoin de traçabilité, mais personne n'en veut* » et ne veut ni changer son attitude, ni avoir du travail et des contraintes en plus. La traçabilité est un sujet qui fait peur, surtout en matière de liberté, au-delà de l'organisation, il y a la démonstration du respect de la liberté, de la fiabilité, de la sécurité pour en arriver à l'engagement d'une entité en termes de responsabilités. Une responsabilité en cas de défaillance, une responsabilité dans l'entretien et l'évolution de l'application et enfin une responsabilité des conséquences de l'usage de ce système y compris des risques d'usages frauduleux. C'est peut-être pour cela qu'une des villes les plus avancées en la matière, Singapour, avec l'application *TraceTogether*, a abandonné l'usage du Bluetooth au profit du principe de QR (*Quick Reponse*) Code identifiant tous les lieux publics selon une procédure dénommée *SafeEntry*.

Toujours en matière de liberté, il est très paradoxal d'accepter d'être tracé

depuis longtemps et systématiquement par une carte de fidélité, le GPS d'un véhicule, par des API, sur les réseaux sociaux et par des cookies sur Internet et de refuser cette traçabilité des contacts humains, même si elle peut sauver des vies et qu'elle est temporaire. Par ailleurs, il reste tout à fait possible d'être contaminé par un objet souillé et non par un être humain ! De plus, en matière de liberté versus données personnelles, et sans être juriste, on peut s'interroger quant au statut des données de traçabilité des contacts humains qui sont à mon avis une nouvelle catégorie de données personnelles qui n'existaient pas avant cette application. En effet, si on ne connaît pas les personnes avec qui on est en contact, est-ce encore du ressort strict de la vie privée ?

“D'autres stratégies sont possibles, comme d'utiliser seulement les données de connexion des mobiles aux antennes relais.”

La question du rapport bénéfice / risque d'une application de *contact tracing* se pose alors. D'autant que d'autres stratégies sont possibles, comme celle d'utiliser seulement les données de connexion des mobiles aux antennes relais, sans application spécifique. Et les chaînes de contamination mises en évidence pourraient servir à tracer les clusters de l'épidémie, sans alerter directement les personnes.

Conclusion

La traçabilité est une notion transversale, très humaine au fond, sous couvert de normes, de textes réglementaires et de technologies. Et réciproquement, en considérant la mémoire comme une forme de traçabilité humaine, quel sera l'usage de la mémoire de l'épisode de confinement ? Et de cette crise ? Notre mode de vie va-t-il changer d'une façon irréversible ? Ou va-t-on oublier cet épisode douloureux, même si on doit vivre avec le COVID-19 encore longtemps ? Au-delà de la mémoire, de l'oubli et de la traçabilité, la réponse se trouvera à mon avis dans l'Histoire.